

## CHAPITRE PREMIER

*Territoires de chasse des Indiens. — Mes compagnons  
de voyage. — Jouissances anticipées d'un jeune homme  
romanesque.*

Dans ces régions où nos frontières de l'ouest avancent tous les jours, et qui sont à la fois tant vantées et si peu connues, s'étend à plusieurs centaines de milles au-delà du Mississippi un immense espace de terres incultes où l'on ne voit ni la cabane du Blanc, ni le wigwam de l'Indien. Ce désert est fait de plaines coupées par des forêts, des bois ou des bouquets d'arbres, et arrosées par l'Arkansas, la Rivière Canadienne (Canadian River), la Rivière Rouge (Red River) et leurs tributaires. Sur ces « prairies » verdoyantes, l'élan, le buffle, le cheval sauvage errent libres encore, et les tribus indiennes de l'ouest y ont leurs territoires de chasse. Là courent, non seulement les Osages, les Creeks, les Delawares et d'autres nations qui se sont liées en quelque sorte à la civilisation et vivent dans le voisinage des établissements des Blancs, mais les Pawnies, les Comanches et autres peuples belliqueux et encore indépendants, nomades des prairies ou habitants des montagnes Rocheuses. La région dont je vous parle est un terrain indivis entre ces tribus belliqueuses; leurs chasseurs et leurs guerriers la parcourent dans la saison de la chasse, s'abritent dans de légers campements de branches d'arbres et de peaux, se hâtent d'abattre, parmi les innombrables troupeaux qui broutent la prairie, de quoi se charger de provisions, et se retirent au plus vite de ce dangereux voisinage. Ces expéditions sont toujours armées, prêtes à la guerre comme à la chasse; le chasseur doit être continuellement sur ses gardes. Si les hommes de deux tribus ennemies se rencontrent, ils se livrent aussitôt un combat acharné et les camps risquent sans cesse d'être surpris par des guerriers errants, comme les chasseurs dispersés à la poursuite du gibier à être pris ou massacrés par des ennemis embusqués. Des crânes, des squelettes desséchés au fond des ravins obscurs marquent le théâtre de faits sanguinaires et montrent au voyageur les dangers de la contrée qu'il traverse. Les pages suivantes présenteront le récit d'une excursion d'un mois dans ces territoires giboyeux, dont une partie n'a pas encore été explorée par les Blancs.

Au commencement d'octobre 1832 j'arrivai au Fort Gibson, un poste de notre extrême frontière de l'ouest, situé sur la Grande-Rivière, près de son confluent avec l'Arkansas.

Depuis un mois je voyageais avec une petite compagnie : nous étions venus de Saint

Louis aux rives du Missouri en suivant la ligne d'établissements et de missions qui s'étend du Missouri à l'Arkansas. A notre tête était un commissaire, chargé par le gouvernement des États-Unis d'inspecter les tribus indiennes qui émigrent de l'est à l'ouest du Mississipi. Sa charge lui imposait le devoir de visiter divers postes avancés de la civilisation, et ici le lecteur me permettra de rendre hommage au mérite de notre digne conducteur. Il était né dans une des villes du Connecticut, et une vie passée dans la pratique des lois et les affaires administratives n'avait pu altérer la candeur, la bienveillance innée de son cœur. La plus grande partie de ses jours s'était écoulée au sein de sa famille et dans la société d'hommes vénérables, diacres, anciens ou pasteurs évangéliques des bords paisibles du Connecticut, quand il fut appelé soudain à monter son cheval, à prendre son mousquet et à se mêler parmi les rudes chasseurs, les hardis colons, les sauvages nus, à travers les solitudes sans chemins tracés, qui s'étendent au loin à l'occident de nos provinces nouvelles.

Un autre de mes compagnons était M. L..., anglais de naissance, mais d'origine étrangère, et doué de toute la vivacité d'esprit et de toute la facilité de caractère d'un naturel du continent européen. Ses voyages en divers pays en avaient fait, jusqu'à un certain point, un citoyen du monde, prêt à se conformer à tous les changements exigés par les différentes mœurs des contrées où il se trouvait. C'était un homme universel : botaniste, géologue, chasseur de scarabées et de papillons, amateur de musique, dessinateur très au-dessus de médiocre, bref virtuose général et spécial, et de plus chasseur infatigable, sinon toujours heureux. Jamais homme n'eut à la fois plus de fers au feu, par conséquent jamais homme ne fut plus affairé et plus satisfait.

Mon troisième compagnon avait suivi le second d'Europe en Amérique : il en était comme le Télémaque et, à l'instar de son prototype, il donnait parfois un peu d'embarras et d'inquiétude à son sage mentor. C'était un jeune comte suisse, à peine âgé de vingt et un ans, plein de talents et d'esprit, mais entreprenant, aventureux à l'excès et prêt à s'engager dans les pas les plus dangereux pour l'amour du mouvement et de la nouveauté.

Après avoir parlé de mes camarades, je ne dois pas omettre de citer un personnage de rang inférieur, mais d'une importance prédominante : l'écuyer, le groom, le cuisinier, le constructeur de tentes et, en un mot, le factotum et je puis ajouter la commère de notre compagnie. C'était un petit créole français, maigre, jaune, tanné, aux membres souples et grêles, nommé Antoine et familièrement Tony; une sorte de Gil Blas de la frontière, qui avait passé sa vie errante tour à tour parmi les Blancs et parmi les Indiens; tantôt employé par les

marchands, les missionnaires ou les agents, tantôt se mêlant aux chasseurs osages. Nous le primes à Saint Louis, près duquel il possède une petite ferme, une femme indienne et une couvée d'enfants métis, ce qui ne l'empêche pas d'avoir, de son aveu, une femme dans chaque tribu et, si l'on croyait tout ce que ce petit vagabond dit de lui-même, il serait sans moralité, sans foi, sans loi, sans culte, sans patrie, et on peut ajouter sans langage, car il parle un jargon babylonesque, mêlé de français, d'anglais et d'osage; avec tout cela, rodomont achevé et menteur du premier ordre. Il était fort drôle de l'entendre gasconner sur ses formidables exploits et sur les périls atroces auxquels il avait miraculeusement échappé. Au milieu de sa volubilité, il éprouvait parfois un spasme des mâchoires très singulier : on eût dit qu'elles se démantibulaient, qu'elles se décrochaient de leurs gonds. Quant à moi, je suis porté à croire que cet accident était causé par quelque gros mensonge qui avait peine à passer, car je remarquai qu'immédiatement après ce mouvement convulsif il nous lâchait généralement une exorbitante hâblerie.

Notre voyage avait été extrêmement agréable; nous avions couché à l'occasion dans les établissements des missionnaires, placés à de grandes distances les uns des autres; mais en général nous passions la nuit sous des tentes, dans les bouquets d'arbres qui bordent les ruisseaux. A la fin de la journée nous pressâmes le pas, espérant arriver au Fort Gibson à temps pour nous joindre aux chasseurs osages dans leur visite d'automne aux prairies des bisons. A cette idée l'imagination du jeune comte s'était enflammée. Les vastes paysages, les habitudes sauvages des prairies lui tournaient la tête, et les histoires que le petit Tony lui contait des braves Indiens et des beautés indiennes, de la chasse au buffle, de la manière de se saisir des chevaux sauvages, lui avaient donné envie de devenir sauvage lui-même. Bon et hardi cavalier, il mourait d'envie d'explorer les territoires de chasse. Rien de plus amusant que ses espérances juvéniles sur tout ce qu'il devait voir et faire en se mêlant parmi les Indiens et en partageant leur rude et dangereuse vie; mais il n'était pas moins divertissant d'entendre les vantardises de Tony qui s'engageait à lui servir d'écuyer dans toutes ses entreprises, qui devait lui enseigner à jeter le lasso au cheval sauvage, à abattre le bison, à gagner les doux sourires des princesses rouges.

— Et si nous pouvions seulement voir une prairie en feu! s'écriait le jeune comte.

— Par cette âme, j'en incendierai une moi-même! répondait le petit créole français.